

Retour au bled : partir, revenir, transmettre

Des années 1970 aux années 2000, des milliers de familles d’origine maghrébine prenaient la route pour passer l’été au pays. Bien plus que de simples vacances, le séjour était un rituel familial, un lien avec les racines et une manière de montrer qu’on avait réussi en France. Aujourd’hui, cette tradition évolue, portée par de nouvelles aspirations et d’autres façons de voyager. **Par Fatma Torkhani**

Plus vingt-quatre heures de bateau, je sais c’est pas un cadeau. Mais qu’est-ce que je vais kiffer sur la place Guidon.” Avec cette punchline devenue culte, le rappeur Rim’K du groupe 113, dans *Tonton du bled*, immortalise une réalité vécue par des générations d’enfants issus de l’immigration maghrébine : le rituel des vacances d’été au bled. Bien plus qu’un voyage, ces séjours familiaux étaient un événement, un symbole, une aventure pour plusieurs générations d’immigrés et leurs enfants.

Des années 1970 aux années 2000, chaque été voyait des cortèges de voitures surchargées dévaler l’auto-route du Soleil en direction de Marseille ou encore de l’Espagne pour se rendre de l’autre côté de la Méditerranée. Là, les familles prenaient le ferry pour Alger, Tunis ou Oran, prêtes à entamer une traversée éprouvante mais nécessaire. Safa, aujourd’hui institutrice, se souvient : *“On blindait tellement la voiture de vêtements, de meubles, de nourriture, que c’était toute une stratégie pour s’asseoir. Je dormais sur mes frères et sœurs, ce qui donnait lieu à des chamailleries et mon père finissait par nous donner des coups derrière”,* se rappelle-t-elle avec beaucoup de tendresse. Un récit parmi tant d’autres, fait de chaleur, de fatigue... et d’excitation.

Double identité

Dans l’imaginaire collectif des enfants d’immigrés maghrébins, ces vacances étaient un moment fort de l’année. Chadia Loueslati, auteure de la bande dessinée *Nos vacances au bled* (éd. Marabulles, 2019), se souvient d’avoir *“compté les jours comme un prisonnier”*. Le voyage n’était pas qu’un déplacement physique, mais aussi une manière de renouer avec la famille, les racines, la langue. Pour les parents, il permettait de retrouver le lien avec un pays qu’ils avaient quitté la plupart du temps à contre-cœur, et pour les enfants, c’était le moment de découvrir leur deuxième

culture et identité. Il servait aussi à remplir une forme de devoir non-dit : prouver sa réussite sociale en France à ceux restés au pays.

Chadia Loueslati raconte ce que signifiait ce moment pour ses parents : *“Il y avait un devoir de réussite, de ramener des cadeaux, d’être attentif à sa famille, de montrer que l’exil n’était pas vain mais qu’on avait bien travaillé.”* L’auteure insiste sur une forme d’hypocrisie qui était alors entretenue. *“On ne parlait jamais de la réalité de France, on ne racontait pas le racisme dont on était victimes, les métiers pénibles que les parents exerçaient, il ne fallait montrer que les bons côtés.”* Toute l’année, la frugalité était de mise pour mieux briller en été. Des vêtements neufs, des douceurs introuvables là-bas, que l’on distribuait avec générosité. *“Je me souviens que mes parents achetaient tellement de choses de toutes sortes et les rangeaient en disant ‘ça sera pour le bled cet été.’”* Le mythe de la France prospère devait perdurer. *“Il ne fallait surtout pas parler des échecs, il fallait garder la façade à tout prix”,* explique Chadia Loueslati.

Voyage initiatique

Pour la sociologue Jennifer Bidet, spécialiste des migrations et autrice de l’article *Prendre ses vacances au bled*, paru dans *Le Monde diplomatique* en 2022, ces séjours ont profondément marqué les descendants d’immigrés. Au début des années 2010, l’Algérie enregistrait près de 700 000 entrées annuelles de résidents vivant à l’étranger, dont la majorité venus de France. Les motivations varient : simple besoin de détente, volonté de garder un lien avec la terre d’origine, ou préparation discrète d’un éventuel retour.

Les enfants nés en France vivent ces voyages comme des moments de construction identitaire. Ils découvrent qu’ils appartiennent à deux mondes, deux cultures. Chadia Loueslati l’exprime ainsi : *“Le fait de parler arabe, je trouvais ça magique. J’ai pris conscience que j’avais deux pays très différents.”* Ces vacances sont

Au début des années 2010, l’Algérie enregistrait près de 700 000 entrées annuelles de résidents vivant à l’étranger, dont la majorité venus de France.

Caspar Schlageter/Robert Harding RF via AFP

aussi vécues différemment selon les classes sociales. Jennifer Bidet montre que les plus diplômés les intellectualisent, y voyant un “voyage initiatique”, une quête personnelle, quand d’autres y cherchent simplement le repos, loin du regard parfois pesant de la société française. *“Je me rends compte que ce qui me réconfortait dans ce retour au bled l’été, c’est de me dire que j’allais me retrouver dans un pays où je faisais partie de la majorité et où je ne devais justifier ni ma présence ni ma religion”,* commente Safa.

“Vivre au moment présent”

Aujourd’hui, ces grandes transhumances estivales se font plus discrètes. Le temps des breaks bondés et des traversées en ferry interminables s’éloigne. Les familles s’éparpillent, les enfants grandissent, les envies de voyage se diversifient. Safa raconte : *“Mon père a vieilli, on était moins nombreux, alors on a commencé à prendre l’avion.”* De plus, en grandissant, certains manifestent également leur désir de voyager vers d’autres destinations pour découvrir d’autres pays. Les compagnies low cost, les vols directs et le confort ont changé

la donne. Le lien avec le pays reste présent mais le mode de voyage et la symbolique évoluent. Là où les parents portaient chargés de marchandises, les enfants rêvent de voyages légers, vers le bled ou ailleurs. *“Je veux vivre au moment présent. Je ne veux plus voyager avec la voiture chargée à bloc. Quand j’achète un truc, je veux le mettre et en profiter, je pense que nos parents ont trop été dans la culture du sacrifice et n’ont pas assez vécu pour eux”,* confie Chadia Loueslati.

Malgré cela, la nostalgie demeure. Ces voyages ont laissé une empreinte indélébile dans les mémoires. Ils racontent une époque où partir au bled, c’était quand même revenir un peu chez soi, malgré les contradictions. *“Cela reste cependant de très bons souvenirs, on était tous unis par ce grand voyage parce qu’on partageait les mêmes galères de bagages, de valises perdues et d’attente du bateau”,* affirme Safa. Pour Chadia Loueslati, ce phénomène résume toute l’ambivalence et les contradictions des vécus des familles maghrébines en France. *“Même si, aujourd’hui, ils tendent un peu plus à disparaître, ces voyages et ces récits seront toujours une porte d’entrée pour mieux connaître notre histoire collective.”* ■

